Première année N° 6 Jeudi 16 juin 1864

LA LUMIÈRE POUR TOUS

FRATERNITÉ

CHARITÉ VÉRITÉ

Celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. (LE CHRIST.)

Si vous persévérez en ma parole, vous serez vraiment mes disciples, et vous connaîtrez la vérité. (Jean, C. VIII, 12 et 32.)

JOURNAL DE L'ENSEIGNEMENT DES ESPRITS

PARAISSANT LES 1er ET 3e JEUDIS DE CHAQUE MOIS

PHILOSOPHIE, MORALE, RELIGION

Dépôts : à BORDEAUX, chez les principaux Libraires;
à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, 31, Galerie d'Orléans, Palais-Royal

ADMINISTRATION
Bureau et Direction
A BORDEAUX
Cours d'Aquitaine, 57

M. A. LEFRAISE
Directeur

Les lettres et envois non affranchis sont refusés.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Les abonnements partent du 1er avril.

Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année, on envoie les numéros parus.

Prix du numéro séparé :
A Bordeaux, 10 c.; ailleurs, 15 centimes.

ABONNEMENTS
Bordeaux (ville).... 2 fr.
Départs et Algérie.. 3 »
Etranger continental 5 »
Amérique et pays d'outre-mer..... 7 »

ANNONCES
La ligne.......... 50 c.
On ne reçoit d'annonces que pour les œuvres littéraires et scientifiques.

Le prix de l'abonnement est reçu :
Ou en un mandat sur la poste, au nom du directeur ;
Ou en timbres-poste français, plus un timbre de 20 c. pour indemnité d'échange ;
Ou en une valeur à vue sur une maison de commerce de Bordeaux.
Toute demande d'abonnement non accompagnée de l'une de ces valeurs, sera considérée comme non avenue.

ENTRETIENS FAMILIERS SUR LE SPIRITISME

V

DU PÉRISPRIT ET DES MANIFESTATIONS.

Puisque nous nous occupons de l'aspect des Esprits dans le monde spirite, il serait bon, je crois, d'étudier les propriétés de leurs corps, si légers que le vent ne glisse pas plus librement qu'eux dans l'espace, si transparents que dans leur état ordinaire, nos yeux ne peuvent pas plus les voir que nous ne voyons le vent.

Le Périsprit est donc le corps de l'Esprit, corps *fluidique* c'est-à-dire, n'ayant par rapport à nous ni consistance, ni apparence, ne pouvant être ni vu, ni touché. Ce corps a l'aspect du nôtre, mais en beau ; sa beauté augmente et s'épure au fur et à mesure que l'Esprit s'élève. Le Périsprit change également de *qualité* d'après l'état de l'Esprit ; s'il est bas, s'il est matériel, que ses goûts et ses désirs l'enchaînent à la terre, le Périsprit est matériel, épais relativement ; il s'adapte au caractère de l'Esprit et au degré d'élévation du monde qui a ses sympathies. Plus il s'épure, plus le Périsprit se dégage des parties grossières qui le formaient et s'approprie au développement de l'Esprit.

Le Périsprit ne peut être *ni vu, ni touché* par les hommes de notre monde ; voilà la règle générale, mais il y a des exceptions. — L'Esprit peut, soit par sa propre volonté, quand il est élevé, soit avec la permission d'Esprits qui lui sont supérieurs, se rendre *visible* et *palpable* pour l'homme, mais il faut pour cela des conditions spéciales.

Le Périsprit se forme autour de l'Esprit, à l'aide de certains fluides, de certaines matières que nous ne connaissons pas encore. Le Périsprit devient plus ou moins matériel suivant la qualité des fluides qui le composent, comme l'eau est plus ou moins légère, plus ou moins transparente, suivant qu'elle contient plus ou moins de vase, qu'elle est plus ou moins filtrée.

L'homme possède, lui aussi, un Périsprit qui enveloppe son Esprit, et le tout est emprisonné dans le corps, comme un bijou délicat qu'on aurait serré dans une fine enveloppe qui ne puisse s'altérer, et qu'on aurait mis ensuite dans une boite de bois commun. Or, dans certains moments, les fluides qui composent notre Périsprit et qui sont très grossiers relativement, parce qu'il faut qu'ils subissent le contact du corps, s'échappent, pour ainsi dire, à travers l'enveloppe matérielle qui les emprisonne, et vont s'unir aux fluides qui composent le Périsprit de l'Esprit, qui veut se manifester d'une manière visible ou *tangible*, c'est-à-dire pouvant être touché, offrant sous la main la résistance d'un corps réel. — Par ce moyen, l'Esprit qui veut ou se montrer, ou se faire toucher seulement, ou bien prendre à la fois l'apparence et la consistance de nos corps, *matérialise* son Périsprit en le combinant avec le nôtre, afin que nos sens grossiers puissent se rendre compte de son existence.

Ces manifestations peuvent se produire plus ou moins souvent, durer plus ou moins longtemps, selon que l'Esprit trouve parmi les hommes une quantité plus ou moins suffisante des fluides qui lui sont nécessaires pour atteindre ce résultat. Voilà la cause des visions et des apparitions. Les Esprits supérieurs n'ont pas besoin de toutes ces combinaisons, parce que leur volonté seule peut rassembler autour d'eux les fluides nécessaires à la manifestation ; mais généralement, ils s'occupent plutôt de travailler à nous dématérialiser eux-mêmes pour nous donner la satisfaction de les voir. Il faut un motif très grave pour qu'ils se montrent à nous : ce sont plutôt nos parents, nos amis, qui, par conséquent, ne sont pas infiniment au-dessus de nous, si bien qu'ils aient vécu, qui se manifestent ainsi quand ils le peuvent. Ce sont aussi des Esprits inférieurs qui cherchent à se moquer de nous ou à nous effrayer, soit par leur vue, soit par leurs mauvais procédés. Ceci encore n'a jamais lieu sans la permission de nos guides ou Esprits protecteurs.

Autrefois, quand *on voyait les morts*, l'Eglise disait : « *C'est une âme en peine qui demande des prières !* » Ce n'était donc pas le Diable, ni même les damnés? A quoi leur eût servi qu'on priât pour eux? Cela ne pouvait être alors que les âmes du Purgatoire, et vite, *l'Eglise le recommandant*, il fallait faire dire des messes pour délivrer la pauvre souffrante des chaudières et de l'huile bouillante, car les peines du Purgatoire ne diffèrent de celles de l'Enfer que parce que les condamnés conservent l'espoir de les voir finir.

Quand nous voyons, sentons ou entendons un Esprit, qu'il nous est démontré qu'il se manifeste dans des intentions hostiles, nous devons dire comme l'Eglise : *C'est une âme en peine* ; nos guides

ont permis qu'elle vînt vers nous afin que nous puissions lui être utiles, et alors notre devoir est de faire tous nos efforts pour ramener l'Esprit méchant, rebelle, à de meilleurs sentiments. Nous ne devons ni nous lasser de ses mauvais traitements, ni nous lasser de prier ardemment pour lui, tâchant de lui faire comprendre le tort qu'il se fait à lui-même en retardant son progrès; les souffrances qu'il se prépare quand le moment de l'expiation sera venu. Nous devons lui donner une leçon pratique d'amour et de charité, nous appliquant à l'aimer véritablement, à verser sur lui avec joie et désintéressement le baume des consolations et de la prière. Nous devons nous regarder momentanément comme un bon père dont l'enfant a pris une mauvaise voie, et nous efforcer, par tous les moyens en notre pouvoir, de le ramener en bonne route. Nous pouvons être certains qu'avec la persévérance, la foi et l'amour, nous réussirons infailliblement et nous ressentirons alors, malgré notre indignité personnelle, la joie de Jésus ayant retrouvé une brebis égarée et la déposant aux pieds de son père.

Emilie Collignon.

(La suite au prochain numéro.)

SPIRITISME & FRANC-MAÇONNERIE

Nous avons dit, il y a quelque temps, en parlant du Spiritisme et des sociétés de bienfaisance, notamment des sociétés de secours mutuels et de la Franc-Maçonnerie, que nous aurions occasion de revenir sur ces parallèles.

Cette occasion se présente aujourd'hui. Une Revue publiée à Paris, sous le titre: *Journal des Initiés aux principes et à l'œuvre de la Franc-Maçonnerie universelle*, sous la signature de M. Riche-Gardon, son directeur, relève l'article que le *Sauveur des Peuples* a publié dans son numéro du 10 avril dernier, et, tout en rendant hommage à notre bonne foi et à notre langage sympathique pour la Franc-Maçonnerie, nous accuse d'avoir une idée fausse de cette institution et de donner à cette idée une publicité regrettable.

Notre honorable contradicteur, qui, avec raison, a reconnu en nous un membre de la grande famille, craint que notre déclaration ne soit regardée comme un dénigrement gratuit de l'œuvre maçonnique. Nous nous empressons de le détourner de cette pensée fâcheuse, résultant d'une fausse appréciation de nos sentiments.

Quel est le but de la Franc-Maçonnerie?

N'est-ce pas l'application de ce précepte du Divin Maître : *Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il fît pour toi-même*. C'est là le résumé des préceptes de la Franc-Maçonnerie, mais seulement appliqués à notre monde terrestre, préceptes puisés dans l'Evangile, dont la pratique amène les hommes à la *fraternité universelle,* but que poursuit aussi le Spiritisme, qui, lui, en étend l'application au-delà de la tombe, devant laquelle s'arrêtent les œuvres de la Franc-Maçonnerie.

Pour examiner avec plus de fruit les enseignements de l'une et de l'autre doctrine, nous allons placer sous les yeux de nos lecteurs les préceptes détaillés dont se compose le *Code maçonnique*. Nous avons l'assurance que tous les spirites qui les ignorent les accueilleront avec sympathie, car ils ne diffèrent en rien, dans la limite plus haut indiquée, de ceux dictés par la nouvelle révélation.

CODE MAÇONNIQUE

Adore le G.·. A.·. de l'U.·.

Aime ton prochain; ne fais point le mal; fais le bien et laisse parler les hommes.

Le vrai culte du G.·. A.·. consiste dans les bonnes œuvres.

Fais donc le bien pour l'amour du bien lui-même.

Tiens toujours ton âme assez pure pour paraître dignement devant le G.·. A.·. de l'U.·., qui est Dieu.

Aime les bons; plains les faibles, fuis les méchants, mais ne hais personne.

Parle sobrement avec les grands, prudemment avec tes égaux, sincèrement avec tes amis, tendrement avec les pauvres.

Ne flatte point ton frère, c'est une trahison; si ton frère te flatte, crains qu'il ne te corrompe; écoute toujours la voix de ta conscience.

Sois le père des pauvres; chaque soupir que ta dureté leur arrachera augmentera le nombre des malédictions qui tomberont sur ta tête.

Respecte l'étranger voyageur, aide-le; sa personne est sacrée pour toi; évite les querelles, préviens les insultes, mets toujours la raison de ton côté.

Respecte les femmes, n'abuse jamais de leur faiblesse et meurs plutôt que de les déshonorer.

Si le G.·. A.·. de l'U.·. te donne un fils, remercie-le, mais tremble sur le dépôt qu'il te confie; sois pour cet enfant l'image de la Divinité.

Fais que jusqu'à dix ans il te craigne; que jusqu'à vingt ans il t'aime; que jusqu'à la mort il te respecte.

Jusqu'à dix ans sois son maître, jusqu'à vingt ans son père, jusqu'à la mort sois son ami.

Pense à lui donner de bons principes plutôt que de belles manières; qu'il te doive une doctrine éclairée plutôt qu'une frivole élégance; fais-le honnête homme plutôt qu'habile homme.

Si tu rougis de ton état, c'est orgueil; songe que ce n'est pas ta place qui t'honore ou te dégrade, mais bien la façon dont tu l'exerces.

Lis et profite; vois et imite; réfléchis et travaille; rapporte tout à l'utilité de tes frères, c'est travailler pour toi-même; sois content partout, de tout et avec tout.

Réjouis-toi de la justice; courrouce-toi contre l'iniquité, souffre sans te plaindre.

Ne juge point légèrement les actions des hommes; ne blâme point et loue encore moins; c'est au G.·. A.·. de l'U.·. qui sonde les cœurs, à apprécier son ouvrage.

Nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs, jusque-là plutôt spirites que francs-maçons, les statuts ou bases morales et religieuses sur lesquelles repose la Franc-Maçonnerie. Nous avons atteint notre but, nous n'en doutons pas, en prouvant aux spirites que cette dernière institution admet en principe, au point de vue religieux, l'idée de *Dieu* et du culte qui lui est dû; au point de vue philosophique, l'*immortalité de l'âme*, et, au point de vue moral, l'*amour du prochain*, tel qu'il est dicté par le Divin Maître. A tous ces points de vue, la Franc-Maçonnerie est en accord parfait avec le Spiritisme, sous une restriction qui, seule, établit la différence entre l'une et l'autre de ces doctrines, restriction relative à l'extension qui doit être donnée à l'application de ce dernier précepte, la Charité. Nous expliquerons en son lieu cette différence.

Le précepte évangélique : *Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il fît pour toi-même,* est parfaitement compris et appliqué par les enfants d'Hiram, en ce qu'il s'applique aux membres faisant partie de l'institution. S'il est appliqué d'une manière aussi large et aussi étendue vis-à-vis des hommes qui n'appartiennent pas à la grande famille, c'est plutôt le fait du caractère individuel que la conséquence réelle de la doctrine maçonnique. Et nous le disons ici sans crainte de blesser qui que ce soit, c'est ce précepte qui, dans l'œuvre, est le mieux appliqué, parce qu'il est le mieux compris; aussi fait-il disparaître, chez les véritables maçons, l'égoïsme, cette plante hideuse et rapace qui étouffe le cœur de l'homme, et fait germer à sa place le sentiment d'une bienfaisante fraternité.

Nous sommes loin, comme on le voit, ainsi que notre confrère du *Journal des Initiés* en a fait la gratuite supposition, de dénigrer la Franc-Maçonnerie, à laquelle nous nous faisons gloire d'appartenir, et, en lui rendant cet hommage, nous ne craignons pas de l'appeler l'*École des hommes de cœur*.

Sœur aînée de l'école du Spiritisme, la Franc-Maçonnerie a fait un pas dans la voie de la Vérité, dans la grande voie du Bien; mais, il faut bien le dire, si la base de la Franc-Maçonnerie, au point de vue spiritualiste, est, comme dans le Spiritisme : *Dieu et l'immortalité de l'âme*, et comme pratique : *Amour et Charité*, il y a plus de pratique sincère et efficace de cette dernière vertu, appliquée aux besoins matériels de ses frères, que de croyance profonde au précepte fondamental tiré de l'idée spiritualiste.

Si nous recherchons quelle en est la cause, nous la trouverons dans l'observation des faits, dans l'histoire de toutes choses. Dans toute institution, les fondateurs, poussés par une conviction ardente, sont inspirés de sentiments vrais et profonds, par une ferme croyance dans la vérité de leurs principes et ils pratiquent dans toute leur pureté native les sentiments qu'ils professent. Ainsi, nous n'avons jamais douté que les premiers francs-maçons se livrassent d'une manière sincère au culte d'adoration dû à Dieu, dans leurs temples où ce culte se pratique toujours

sous une forme un peu allégorique ; mais combien en est-il aujourd'hui qui, dans ce culte, ne voient réellement que la forme? Ce n'est pas certainement à l'institution qu'il peut en être attribué le blâme, mais aux membres de la famille, qui y sont entrés sans que leurs sentiments fussent bien assis à ce point de vue. N'en est-il pas de même encore de l'immortalité de l'âme? N'est-il pas certain que la plupart n'en ont qu'une idée vague?

A. LEFRAISE, R.·. C.·.

(*A continuer.*)

COMMUNICATIONS SPIRITES

Les deux communications qui suivent ont été dictées au même médium, Mme Collignon. La seconde a été obtenue il y a huit jours, en notre présence, dans une petite réunion ; toute entière elle a été tracée en moins de dix minutes, malgré la difficulté que suscitait l'Esprit en obligeant le médium à écrire avec le *verso* du bec de la plume, laquelle était immédiatement retournée dans ce sens, toutes les fois que le médium voulait s'en servir comme il est d'usage ; enfin, malgré sa longueur et la bizarrerie de son orthographe et de son style qui, on le sait, n'est pas du genre ordinaire de celui obtenu par le médium.

Ces deux communications renferment des enseignements que nos lecteurs sauront comprendre et apprécier.

LES OBSTACLES

Il est un pays bien loin, bien loin d'ici, où l'homme n'avait point encore paru. Les heureux habitants de cette contrée étaient des escargots, des taupes, des vers de terre et autres animaux paisibles, heureux de vivre dans le *statu quò* où ils se trouvaient; mais voilà qu'un jour une grande rumeur se répand parmi ce peuple privilégié : l'homme avait pénétré dans la contrée et y implantait immédiatement ses inventions.

Les chemins étaient peu praticables : les taupes creusaient leurs conduits souterrains, où nul ne s'avisait de les suivre ; les vers de terre élevaient leurs montagnes de distance en distance, et les fourmis en profitaient pour bâtir leurs petits palais. Les escargots, seuls moyens de transport que l'on connût jusqu'alors, voyageaient paisiblement, laissant derrière eux leur traînée argentée, pour indiquer la route à suivre. Quel fut leur étonnement quand ils virent préparer une voie ferrée? — Qu'est-ce à dire? va-t-on bouleverser la contrée et nous ensevelir sous nos édifices? Ces immenses machines que l'on transporte avec tant de peine ne vont-elles pas écraser la coquille de nos véhicules paisibles? Holà! point d'inertie; mettons un frein à ces envahissements! Et tout aussitôt, les taupes creusent des souterrains sans nombre, afin que le sol ébranlé s'écrase sous le fardeau qu'il doit supporter. Les vers de terre se hâtent de façonner la terre et d'amasser grain sur grain pour élever des obstacles. Les escargots eux-mêmes, inquiets d'une telle concurrence, montent le long de la locomotive pour examiner curieusement cet animal nouveau....

Mais quoi? ni tête, ni pattes, ni queue! Cela ne tient à aucune espèce, cela ne peut pas vivre, cela ne peut bouger! Et rentrant leurs cornes, se couchant paresseusement dans leurs coquilles, ils attendent, collés le long de la lourde machine, que, l'ardeur du soleil ayant diminué, ils puissent, sans fatigue, regagner les branches vertes et tendres qui fournissent à leur nourriture.

Mais les rails sont posés : la locomotive s'ébranle, et tous les monstres qui la suivent, enchaînés à sa destinée, se mettent en mouvement après elle.

Les mines des taupes résonnent sourdement et les glacent d'effroi dans le refuge qu'elles se sont préparé; mais pas un grain de sable ne se détache ; la locomotive entraîne toujours son convoi.

Les vers de terre examinent avec attention leurs montagnes. Hélas! un rayon de soleil, un coup de vent avaient suffi pour les réduire en poudre. Furieux alors, mais pleins de dévouement pour la sainte cause qu'ils servent, ils se jettent en travers des rails, espérant arrêter cette course rapide!... Le convoi, lancé à toute vitesse, bondit sur la voie ferrée ; les vers, épargnés par la force même de l'élan, comprennent qu'il serait prudent de faire retraite, et se glissent en hâte au milieu du chemin. Un seul wagon, en passant, leur froisse un peu la queue... Bien heureux d'en être quittes pour si peu!

Quant aux colimaçons, solidement attachés à la paroi qui les entraînait, ils sont arrivés au terme, tout ébahis d'être si tôt rendus et se félicitant de leur activité.

Que vos obstacles s'élèvent aux rayons du soleil, qu'ils s'amoncellent dans l'ombre, la pensée puissante qui se met en mouvement parmi vous, parcourra sa carrière, passant d'un bond hardi sur les fétus de paille que vous cherchez à lui opposer.

Indifférents, vous parviendrez au but comme les autres, un peu étourdis peut-être ; le vent qui souffle sur vous, ramasse dans son tourbillon tout ce qu'il trouve sur sa route.

MARGUERITE.

LE PAYSAN ET LE BON CURÉ

Pardon escuse si je viens pour vous parler aussi ; mais j'ai un tantinet le désir de dire mon mot et y n' s'ra p'tête pas pu mauvais qu'un aut'e. Il en faut pour tous les goûts dans c' monde.

J' vas donc vous dire que j' sui' un bon paysan qu'a pas appris grand chose, mais qu'a envi d'en savoir pus long aussi... (L'Esprit, qui faisait écrire le médium avec la plume renversée, s'est interrompu parce que celui-ci s'obstinait à tenir sa plume dans le sens ordinaire.) — Non, j'aime mieux ça, reprit-il, en lui retournant la plume entre les doigts. — V'là donc ce que je voulais vous dire : faut pas m'interromp'e, parc'que j' perdrais l' fil de ma parole.

Or y avait dans not' village un curé qu'était jeune, mais qu'était vif, vif, que quand on l' contrariait y s' métait tout d' suite en colère. C'était des saintes colères, qu'on disait comme çà, parc' qu'y s' fâchait toujours à propos des messes et des fêtes, à preuve qu'un beau jour y s'y est mis si ben en colère, qu'il y est resté avec un coul d' sang.

Alors, pour voir, on nous en a envoyé un aut'e qu'avait eu des mots avec son évêque, je n' sais pas pourquoi. Bref, qu'il était en déconfiture.

En v'là un saint comme y en faudrait toujours et qu'on n'en trouve guère!

Moi, j'étais buté ; ma femme Catherine, que tous disaient qu'était un' sainte parc' qu'elle ne quittait pas l'église, m' faisait toujours des scènes parc'que j' n'y allais jamais. Figurez-vous qu' j'avais six enfants qui fallait nourrir en allant r'muer la terre au profit des aut'es, c' qui n' rapporte pas grand chose, et j'avais un p'tit bout d' terre à moi que j' travaillais l' dimanche. Fallait ben vivre. Alors, v'là que l' nouveau curé m' dit comme ça un jour :

— Hé! Jean, voilà un mois bientôt que j' suis à la tête de ma paroisse et vous n'êtes pas encore venu à la messe. Pourtant, vous avez des enfants qui faut m'ner apprendre.

— Ah! que j' lui dis, m'sieur l' curé, c'est qu' voyez-vous, j'ons pas assez d' quoi pour les nourrir avec c' que j' gagne et faut ben que j' fasse c' que j' peux pour mieux faire. — Mais, qui m' dit comme çà, c'est pas une raison pour n' pas v'nir à la messe, çà. — Hé si, m'sieur l' curé, puisque j' travaille mon champ l' dimanche. — Mais, qui m' dit, est-ce que vous travaillez comme ça tout l' jour sans vous r'poser? c'est pas raisonnable : l' bon Dieu, qui sait bien pourquoi il a fait les choses et qui les fait toujours bien, a voulu qu'on prenne un jour de r'pos sur la s'maine, pour n' pas épuiser ses forces à l'ouvrage. — Ah ben, que j' réponds, quand j'ai travaillé jusqu'à deux heures, j' m'en vas chez l' père Louis et j' m'y r'pose en jasant avec les amis.

— Oui ça, qui m' dit, not' bon curé, en riant un peu d' son bon air si doux, avec ses ch'veux tout blancs, plus beaux qu'une couronne de mariée; oui ça, mais... mais... quand on a jasé avec les amis, on a l' gosier sec, faut boire un peu, et quéqu' fois on boit trop, et quand on rentre on bat quéqu' fois sa femme qui n'a pas la tête bonne, et on donne un mauvais exemple à ses enfants dont on répond devant l' bon Dieu. Voyez-vous, mon ami, qui m' dit comme ça, un père c'est un pasteur auquel le bon Dieu confie des agneaux : aux uns beaucoup, aux autres guère ; mais y faut que l' pasteur en ait soin, car l' bon Dieu lui en d'mand'ra compte et, s'i' les a perdus par sa faute, il en s'ra puni. Voyons, mon fils, qui m' dit, ce bon père d' curé, faison' une convention à nous deux : Vous avez besoin d' travailler l' dimanche, j' comprends ça ; mais vous pouvez tout d' même entendre la messe avec vot' femme et vos enfants, les dimanches et jours de fête. Ça f'ra bien dans l' pays ; on dira comm' ça : V'là Jean-Pierre qu'est un bon garçon, qui n' faisait jamais son d'voir ; mais d'puis qu' ses enfants d'viennent grands, y sent qu'y leur doit l' bon exemple, et voyez s'il y manque! C'est un honnête homme. Ça donn'ra un

bon exemple, mon fils, et comme il n' faut pas qu' vos enfants en souffrent, comme le corps a besoin du pain de chaque jour que vous pouvez gagner, comme l'âme a besoin du bon pain du bon Dieu que j'enseigne à acquérir, hé bien! amenez vos enfants et, après la messe, nous sortirons ensemble et j' vous donn'rai un coup d' main pour travailler vot' champ; les petits nous chanteront, pendant ce temps-là, des cantiques qui réjouissent le bon Dieu; ça les empêchera d'aller faire les vauriens avec les autres, qui n'entendent ni hue ni dia, et quand l'ouvrage sera fini, au lieu d'aller chez l' père Louis, vous viendrez chez moi boire un coup et causer un peu. La bonne Catherine en sera plus contente; elle criera moins, et je m'arrangerai pour qu'elle reste un peu plus au coin de son feu plutôt qu'à l'église. Ça vous va-t-il, bon homme?

— Ah! que j' lui dis, m'sieur l' curé, si tous les prêt' es étaient comme vous, n'y aurait pu ni ivrognes ni coléreux, ni mauvais sujets d'aucun genre sur la terre! J'irai à la messe avec le troupeau, m'sieur l' curé; j'irai aussi quéqu' fois vous d'mander d' causer un peu avec vous, sauf vot' respect, mais je n' veux pas qu' vous vous fatiguiez à travailler mon champ. Ce s'rait un' honte pour moi, et si vous en étiez malade, je n' me l' pardonn'rais jamais! — Hé bien! qui m' dit, comm' vous voudrez, mon ami; mais j'irai tout d' même avec vous après la messe pour vous aider un peu. Le bon Dieu tient compte de la bonne volonté, et si je n' suis pas assez fort pour vous assister d' mes mains, hé bien! j' vous aid'rai de mes prières, et l' bon Dieu n'y est jamais sourd, quand elles viennent du cœur.

Et v'là comme quoi j'ai été tous les dimanches et fêtes à la messe, même que j'ai fait Pasques tous les ans et qu' j'avais ben juré, après la première communion que je n'reviendrais pus à ces bêtises-là. Mais il était si bon, not' brave curé, si bon, que l' bon Dieu en a fait un saint dans son paradis et que je l' vois dans c' moment-ci, tout brillant comme un soleil, avec sa bonne figure si douce, son sourire qui donnait envie de s' mettre à g' noux d' vant lui, et ses beaux ch' veux blancs, que l' bon Dieu, ben sur, n'a pas les pu beaux!

V' là c' que j'avai à vous dire : j'ais p' tête pas parlé comme vos beaux messieu, mais pour sûr, j'ai dit c' qui est : c'est qu' si tous les prêt'es étaient comme mon curé, y n'y aurait pas assez d' voix pour chanter les louanges du bon Dieu; pas assez de cœurs pour l'adorer, pas assez d' mains au service des cœurs pour se tendre à tous ceux qu'en auraient besoin.

Le médium, étonné de l'effort que l'on avait fait pour lui imposer ce style étrange et de la persistance que l'Esprit avait mis, malgré son opposition, pour lui faire tenir la plume à l'envers en le faisant écrire, pensait avoir affaire à un esprit léger, à raison de la forme de l'enseignement, quoique le fond lui parût avoir une portée sérieuse.

Pour tirer le médium de cette alternative, son guide lui fit écrire ce qui suit :

C'est un exemple donné, chère enfant. L'Esprit qui s'est communiqué n'est point chargé du fardeau d'ignorance qu'il semble porter; mais il a voulu vous faire le tableau de sa dernière existence, en lui conservant tout son cachet naïf. Comme il vous le dit, c'est un grand enseignement que l'on y doit puiser. Les hommes sont, en général, dans toutes les classes, ce que les font leurs supérieurs. Choisissez donc scrupuleusement, chefs de famille, les instituteurs, les professeurs, les guides que vous donnez à vos enfants, car de ces impressions du jeune âge dépendent tous les sentiments de l'avenir.

JOSEPH.

AVERTISSEMENT AUX SPIRITES

Médium : Mme M....

« La paix soit avec vous, » a dit Notre Seigneur, lorsqu'il apparut à ses apôtres après sa résurrection. La paix soit avec vous, nos très chers frères, vous disent les Esprits du Seigneur, qui ont pour mission de vous guider, de vous enseigner le chemin à parcourir pour arriver.

Oui, nous vous souhaitons la paix de conscience, la paix de la maison, la paix au dehors, enfin la paix entre vous, enfants spirites, noyau choisi pour répandre cette grande doctrine, qui apporte la lumière, qui fait disparaître les ténèbres, rend l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles; non pour ces maladies qui sont l'apanage de la triste humanité, mais à ces pauvres malades d'esprit, à ces perclus qui ne peuvent faire un pas dans l'avancement moral, tant leur esprit est couvert d'épaisses ténèbres. Les yeux de vos frères sont ouverts sur vous, ils épient vos actions et vos paroles pour les comparer à ce que vous enseignez; prenez garde! ne faites pas comme les chefs des anciennes synagogues, qui n'avaient à la bouche que des paroles de charité et de mansuétude et dont le cœur ne renfermait que fiel et hypocrisie, qui avaient provoqué ces paroles du Maître : « Retenez ce qu'ils vous « diront et faites-le; mais ne faites pas ce qu'ils font, car ils « disent et ils ne font pas. »

Vous est-il arrivé quelquefois d'examiner scrupuleusement votre conscience et de vous demander si les enseignements divins étaient les objets de vos réflexions et si vos efforts POUR LES METTRE EN PRATIQUE étaient réels et soutenus? Ne donnez pas à vos amis la triste vue de votre indifférence au sujet de votre amendement et de votre avancement dans la voie de la perfection. Pourquoi restez-vous en arrière? Est-ce la force qui vous manque? Mais nous sommes là pour vous soutenir, si vous nous appelez à votre secours avec la ferme volonté de triompher de vous-même. Ah! je vous en conjure, mes biens chers amis, soyez en paix les uns avec les autres; vous êtes les apôtres du Christ, puisqu'il est à la tête des Esprits qui vous instruisent et vous protégent. Ne blessez pas le cœur d'un si bon maître; suivez ses traces; il ne faut à sa suite que les brebis fidèles; Lui, le maître si doux, qui n'a eu pour ses bourreaux que des paroles de pardon, vous commande avec la grande voix de son sang, du haut de sa croix, théâtre de son ignominie dans le temps et apogée de sa gloire aujourd'hui, d'être en paix les uns avec les autres; il ne veut avec lui que ceux qui ont la douceur de l'agneau et non ceux dont le cœur est ulcéré par la colère vindicative.

Voudriez-vous vous séparer d'un chef si glorieux! Non, telle n'est pas, bien sûr, votre pensée; vous voulez plutôt VOUS VAINCRE et arriver à être DOUX ET HUMBLES DE CŒUR. C'est ce que nous attendonc de vous, et ce que nous demandons à Dieu de vous accorder au nom et par les mérites de l'agneau sans tache.

FRANÇOIS XAVIER.

Le Directeur-Gérant : A. LEFRAISE.

BORDEAUX. — Imprimerie A.-R. CHAYNES, cours d'Aquitaine, 57.